

# La stylistique anglaise comme carrefour de l'anglistique

Sandrine Sorlin

► **To cite this version:**

Sandrine Sorlin. La stylistique anglaise comme carrefour de l'anglistique. Etudes de stylistique anglaise, Société de stylistique anglaise, Lyon, 2018, 10.4000/esa.398 . halshs-02486294

**HAL Id: halshs-02486294**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02486294>**

Submitted on 20 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Études de stylistique anglaise

12 | 2018

La Société de Stylistique Anglaise (1978-2018) : 40 ans de style

---

# La stylistique anglaise comme carrefour de l'anglistique

Sandrine Sorlin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/407>

ISSN : 2650-2623

### Éditeur

Société de stylistique anglaise

### Édition imprimée

Date de publication : 30 janvier 2018

Pagination : 7-35

ISSN : 2116-1747

### Référence électronique

Sandrine Sorlin, « La stylistique anglaise comme carrefour de l'anglistique », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 12 | 2018, mis en ligne le 19 février 2019, consulté le 16 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/407>

---

# La stylistique anglaise comme carrefour de l'anglistique

Sandrine SORLIN  
Présidente de la SSA  
Aix Marseille Univ, LERMA, Aix-en-Provence, France

## Introduction : le paradoxe d'une existence

Née du constat d'un manque et d'un geste audacieux, la Société de Stylistique Anglaise (SSA) a émergé dans le paysage de la Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur (SAES) il y a tout juste 40 ans<sup>1</sup> et a fonctionné depuis avec une « régularité de métronome »<sup>2</sup> pour reprendre l'expression de Gilles Mathis lors du 25<sup>e</sup> anniversaire de la SSA (alors qu'il en quittait la présidence après plus de dix ans de fidèle dévouement)<sup>3</sup>. Malgré des débuts plus ou moins difficiles liés à toute création *ex nihilo* dont les éditoriaux des premiers numéros du *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* (BSSA) témoignent, sous la plume de son premier président, Henri Suhamy, la Société n'a fait que se renforcer d'année en année. Les ateliers annuels de la SSA au sein de la SAES qui lui a fait toute sa place (nous rendons ici hommage à Robert Ellrodt qui a su accueillir et favoriser la naissance de la jeune Société) sont depuis l'origine le lieu de rencontres et d'échanges stimulants.

---

<sup>1</sup> La toute première Assemblée Générale de la Société s'est en effet tenue le 7 octobre 1978 de 9h30 à 12h à l'École Normale Supérieure à Paris.

<sup>2</sup> BSSA 24 (2004, 7).

<sup>3</sup> S'il nous est impossible ici de rendre hommage à toutes les chevilles ouvrières de la Société, trésoriers mais aussi vice-présidents qui ont œuvré pour que la SSA soit ce qu'elle est aujourd'hui, nous saluerons cependant Albert Poyet, trésorier de la Société pendant de nombreuses années, notamment sous la présidence de G. Mathis.

Pourtant cette existence relève d'un paradoxe : contrairement à la stylistique française qui jouit d'un fort ancrage institutionnel grâce à la présence d'une épreuve de stylistique aux concours de recrutement des enseignants, la stylistique anglaise n'est pas massivement présente dans les cursus des départements d'études anglophones des universités françaises (voir Maechling dans ce volume) – sans doute en raison de son absence aux concours, lesquels ont tendance à orienter la nature des cours en amont<sup>4</sup>. Pourtant la SSA est une Société connue et reconnue nationalement, qui se développe à l'international grâce aux liens qu'elle a su tisser avec l'association internationale de stylistique anglaise (PALA, *Poetics And Linguistics Association*), des professeurs sur des chaires de linguistique se réclament de la stylistique et forment des doctorants de la même sensibilité. Malgré ce terreau favorable, la stylistique ne fleurit guère au sein des intitulés de profils de postes qui restent conformes aux traditionnelles dénominations (littérature, civilisation, linguistique, traduction et plus récemment anglais de spécialité).

L'on peut se consoler en concevant cette sous-représentation de la stylistique dans les appareils institutionnels comme un gage de créativité. Maître de conférence à la Sorbonne, spécialiste de stylistique française du texte littéraire, Cécile Narjoux (2012, 11) semble envier à la stylistique anglaise en France sa liberté hors des concours d'enseignement qui « contribuent à forclure le champ de la réflexion ». La position excentrée de la stylistique anglaise serait ainsi garante d'une recherche hors des sentiers battus (disciplinaires). Il me semble que ce décalage entre situation d'inconfort institutionnel et rayonnement de la recherche en stylistique (inter)nationale est révélatrice du paradoxe d'une discipline qui n'existe nulle part mais qui pourtant, pour reprendre une expression fétiche de Jean-Jacques Lecercle, un autre pilier fondateur de la Société, « insiste ». La stylistique « insiste », d'où son existence éminemment paradoxale : elle est à fois contournée et incontournable. C'est à l'« inévitabilité » de la stylistique que sont consacrées les sections 2 et 3 de ce chapitre, tentant de montrer, avec l'audace autorisée par les célébrations d'anniversaire, la centralité de la stylistique au sein de l'anglistique. Après un retour sur les

---

<sup>4</sup> Et ce malgré les tentatives répétées de G. Mathis en faveur d'une plus grande intégration de la stylistique dans la formation universitaire et comme épreuve aux concours de l'agrégation (voir notamment le « Rapport sur le secteur n°14 : stylistique anglaise » dans le Livre Blanc de la recherche en études anglophones 2001, <http://doczz.fr/doc/4152007/livre-blanc---recherche>)

conditions de naissance de la Société, un coup de projecteur sur ce qui en constitue ses valeurs et son credo, selon moi inchangés malgré les évolutions nécessaires, puis une projection en forme de pari sur l'avenir de la stylistique, ce chapitre présentera les contributions de chaque auteur de ce volume anniversaire, témoins privilégiés de la vigueur de la Société, que je remercie chaleureusement d'avoir accepté mon invitation avec spontanéité et enthousiasme.

## **De l'artisanat au numérique : fidèles évolutions**

### ***Des origines à nos jours***

La Société de Stylistique Anglaise est issue d'une audace personnelle, d'un climat de recherche (collective) et d'un contexte. C'est au cours d'une réunion de la SAES à Paris qu'Henri Suhamy (Paris Nanterre) a demandé la parole pour faire part de son souhait, relevant à ce stade d'une initiative purement individuelle, de former une société sur le modèle de celles qui existaient déjà, consacrée à la stylistique. Avec le recul, le fondateur de la SSA s'étonne aujourd'hui de cette hardiesse<sup>5</sup>. Mais, comme souvent, les idées germent sur un sol fertile. Sans doute cette volonté de porter la stylistique à la lumière a été inspirée d'un groupe de recherche mené à Aix-en-Provence par Jacques Roggero, le GRES (Groupe de Recherches et d'Etudes Stylistiques) ayant amorcé depuis sa création en 1975 une réflexion interdisciplinaire sur la stylistique. Bref, la nécessité de théoriser et de fédérer les études stylistiques était dans l'air du temps. H. Suhamy a su créer les conditions de la mise en place de la SSA qui, contrairement au GRES, ne se voulait pas à l'origine un groupe de recherche mais un lieu ouvert à tous, y compris à ceux qui n'avaient pas l'intention de travailler sur le sujet. L'appel d'Henri Suhamy a alors rencontré des échos favorables chez des collègues travaillant déjà dans le domaine de la stylistique, comme Gilles Mathis, membre actif du GRES et adhérent de la première heure de la SSA, plutôt littéraire que linguiste, préparant une thèse sur le style de Milton<sup>6</sup> dans une perspective de

---

<sup>5</sup> Communication personnelle. Tous les anciens présidents m'ont accordé de leur temps pour me faire part de leur rôle et de leur perception de la Société au moment où ils en étaient présidents. Je tiens à leur adresser mes plus sincères remerciements pour leur disponibilité, présence et soutien.

<sup>6</sup> *Analyse stylistique du 'Paradis perdu' de John Milton: l'univers poétique, échos et correspondances* (1987).

stylistique structurale (Michael Riffaterre) et de stylistique des effets (Stanley Fish), et Geneviève Hily-Mane, américaniste officiellement spécialisée en linguistique et qui préparait sa thèse sur le style d'Hemingway<sup>7</sup>. Les orientations diverses de ces chercheurs intéressés par un objet similaire (Henri Suhamy se réclame davantage de la métrique comme sous-domaine de la stylistique)<sup>8</sup> sont à l'image de ce qui constitue la Société : une diversité d'approches et d'origines disciplinaires au service d'une passion commune pour l'analyse discursive. H. Suhamy n'avait en effet aucune intention de former une école ou d'imposer une doctrine. Il confesse même que ces rencontres autour de différents textes informés de théories diverses étaient source de culture agréable pour un esprit curieux comme le sien. Wilfrid Rotgé (président de la Société de 2004 à 2007) a une très belle formule qui exprime bien ce respect (de l'originalité) des personnes au cœur de la SSA, « c'est une Société où l'on vient avec ce que l'on est »<sup>9</sup>, même si la pluridisciplinarité n'est pas absence de discipline, au contraire.

Cette curiosité et cette capacité d'accueil sont soulignées à de multiples reprises dans les éditoriaux du BSSA, des plus anciens aux plus récents. Simone Rinzler (co-rédactrice en chef du *Bulletin* de 2004 à 2011 et vice-présidente de la Société de 2007 à 2011) définit ainsi le stylisticien : « Tantôt linguiste, esthète, philosophe du langage, détective ou théoricien, le stylisticien est un intellectuel curieux ouvert à la pensée de l'autre » (BSSA 29 2007, 10). Elle insiste sur le plaisir du partage et la passion commune pour le langage qui obligent le stylisticien à une ouverture disciplinaire : « L'acceptation de la pensée de son Autre stylisticien met à distance l'obsession monodisciplinaire qui guette tout enseignant-chercheur » (BSSA 31 2008, 15). Société accueillante pourrait-on dire avec Monique de Mattia-Viviès (qui a honoré la présidence de 2007 à 2011) afin d'en souligner l'esprit d'ouverture, la Société ayant fait toute leur place à des chercheurs venant d'écoles de linguistique différentes.

La date de naissance de la SSA a coïncidé avec la parution en 1978 du *Précis de stylistique anglaise* chez Ophrys de Patrick Rafroidi (en collaboration avec Danielle Jacquin) dont le bulletin fait l'éloge dans un

<sup>7</sup> *Le Style de Ernest Hemingway : la plume et le masque* (1983).

<sup>8</sup> En témoigne sa publication de *Versification anglaise* (1999). Son livre sur commande des PUF intitulé *Stylistique anglaise* fut rédigé peu de temps après le départ d'Henri Suhamy en retraite, qui eut lieu en 1992, sans oublier les *Figures de style* (2016) qui en est à sa treizième édition.

<sup>9</sup> Communication personnelle.

compte rendu d'Henri Suhamy : « Ce qui frappe tout d'abord et ne faiblit pas, c'est la joie de vivre, la joie de lire, l'humour et parfois, la verdeur, l'alacrité et l'intérêt personnel et passionné pour le sujet, immédiatement contagieux » (BSSA 1 1979, 37<sup>10</sup>). Trente-six ans plus tard, c'est la même ardeur que note Manuel Jobert (président de la Société de 2011 à 2015) dans sa préface à *La Stylistique anglaise. Théories et pratiques* (Sorlin 2014a, 9) : « Il transmet, à chaque page, l'enthousiasme de son auteur ». L'enthousiasme pour cette discipline « exaltante et exigeante » (Mathis, BSSA 24 2003, 9) n'a donc pas faibli depuis ces dernières décennies. La SSA a dès son origine répondu à un besoin (j'en veux pour preuve les 80 adhérents que mentionne le *Bulletin* six ans après la création de la Société)<sup>11</sup>. Depuis mon arrivée à la présidence en 2015, je perçois avec une plus grande clarté encore la nécessité de cet espace de liberté qu'offre l'atelier de stylistique aux Congrès de la SAES.

Même si, en passant en revue les sommaires des 44 volumes parus à ce jour, on constate que dans leur immense majorité les articles portent sur des corpus littéraires – sans doute en raison de la richesse proposée par la littérature et la poésie à l'analyste, il ne s'agit nullement d'une exigence de principe. La Société s'est certes consolidée grâce aux publications en stylistique littéraire (on doit notamment citer l'ouvrage de Sébastien Salbayre et de Nathalie Vincent-Arnaud<sup>12</sup>, *L'Analyse stylistique. Textes littéraires de langue anglaise* publié en 2006) mais elle a toujours accueilli avec plaisir des analyses portant sur des discours non littéraires. Le numéro spécial « styles spécialisés » (2011) témoigne de la volonté de la SSA de mettre à l'honneur le lien entre une stylistique générale et ce que Jacqueline Percebois appelle une « stylistique anglaise de spécialité »<sup>13</sup>. D'autres publications attestent la palette large d'objets d'analyse possibles au sein de la SSA. Pour ne citer que quelques articles : « Vers une stylistique du 'Hedging' : le cas du discours scientifique » (Michel Petit<sup>14</sup> 1998), « Les figures de rhétorique dans les articles de chimie : un révélateur du contexte en recherche scientifique » (Marie-Hélène Fries

---

<sup>10</sup> Tout en indiquant que la notion d'écart, centrale en stylistique classique, est quelque peu dépassée (38).

<sup>11</sup> BSSA 6 1884, 5.

<sup>12</sup> Fidèle membre de la SSA depuis longtemps, N. Vincent-Arnaud est vice-présidente de la SSA depuis 2009 (d'abord avec Ronald Shusterman, puis aux côtés de Simone Rinzler, et enfin avec Linda Pillière (2013-)).

<sup>13</sup> ESA 2 [BSSA 35] 2011, 13 (préface).

<sup>14</sup> Lui-même vice-président de la SSA de 2002 à 2008.

2005), autour de la tradition orale enfantine (Andy Arleo 1998) ou des récits de guerre (Stéphanie Bonnefille 2001). Une place est faite également à la traduction dans les dossiers du BSSA 8 (1986)<sup>15</sup> et si l'on veut remonter encore plus loin, on pourrait mentionner l'ouvrage de Hubert Greven (premier trésorier de la Société) consacré à *La Langue des slogans publicitaires en anglais contemporain*, paru aux PUF en 1982<sup>16</sup>, sans compter des articles aux confins du langage (« Relations dialectiques. Entre parole et musique vocale : Essai de sémiologie comparée », Jacques Michon 1982) ou qui tournent « autour » du texte (le colloque sur le « paratexte » organisé à Paris X Nanterre en 1999 pour fêter les 20 ans de la Société illustre une volonté de déborder les limites du texte lui-même), ou plus récemment le numéro spécial dévolu au « Texte pris dans le jeu de ses adaptations » (L. Pillière [ed.] 2010).

Enthousiasme, ouverture à l'autre, éclectisme, diversité des supports, curiosité, accueil sont sans doute les maîtres-mots qui constituent la raison d'être de la Société, auxquels les différents présidents qui se sont succédé sont restés fidèles.

Loin est le temps des débuts artisanaux du *Bulletin* dont la publication devait beaucoup aux efforts d'un homme (et au soutien logistique d'une université, Paris-Nanterre, à qui l'on doit nos débuts éditoriaux, avant son accueil à Lyon 3), d'un homme mais aussi d'une femme, Mme Suhamy, qui dactylographiait tous les textes sur une machine IBM à boules avant passage à l'imprimerie de Nanterre. Après négociation fastidieuse, vérification et relances permanentes auprès des techniciens en cas de retard d'impression, H. Suhamy se rendait chaque année au bureau de poste pour expédier à ses frais aux adhérents de la SSA les exemplaires sommairement reliés. Par la suite ajoute-t-il « l'impression s'est faite de façon moins primitive et artisanale, mais j'ai gardé jusqu'à mon départ en retraite la responsabilité de cette activité ». A la veille du passage de notre revue sur *OpenEdition Journals*, on mesure le chemin parcouru par la revue sur fond de changement technique mais il

---

<sup>15</sup> R. Caillol, « Essai de justification d'une traduction : lexique » et G. Féraud « Autour d'une traduction : grammaire ».

<sup>16</sup> Cet ouvrage paraît la même année que l'ouvrage de Marie-Madeleine Martinet, *Le Miroir de l'esprit dans le théâtre élisabéthain* (1982), tous deux loués par H. Suhamy (BSSA 4 1982, 8) qui met en exergue la nature pluridisciplinaire de la stylistique : « l'art de faire participer la stylistique à une synthèse réellement pluridisciplinaire, éclairante et approfondie, civilisation, art et littérature chez Marie-Madeleine Martinet, Civilisation, linguistique, phonétique chez Hubert Greven ».



me semble que, sous ses diverses évolutions, la Société a su conserver l'esprit de ses débuts et la passion de ses fondateurs.

### ***Exigences et Humilité***

Si la Société a le même style (inimitable) depuis 40 ans c'est qu'elle se fonde à la fois sur des exigences de rigueur et une acceptation de la plasticité inhérente au matériau qui l'occupe. La stylistique a pour exigence d'éviter le flou de certaines analyses (littéraires) qui ne prendraient pas la peine de s'ancrer dans des repérages linguistiques théoriquement identifiés ; la flexibilité de la Société ne rime pas avec flou théorique : « Nous savons bien que la stylistique est un domaine fluide, ce qui ne veut pas dire flou » (Suhamy, BSSA 3 1981, 6). Partant du principe qu'il n'y a pas de stylistique sans linguistique (et l'inverse est aussi vrai), Gilles Mathis a toujours souhaité l'ouverture de la SSA aux linguistes de toute obédience. L'élection de Wilfrid Rotgé à la présidence de la SSA en 2004 au moment de son arrivée à Nanterre, aidé de Mireille Quivy à la trésorerie, atteste cette volonté du président sortant. D'ailleurs d'éminents linguistes ont fait montre d'un intérêt pour la stylistique : des linguistes comme Pierre Cotte étaient présents lors du tour de table de l'AG de 1978 au cours duquel chacun avait pu brièvement exposer l'objet de ses recherches dans le domaine de la stylistique<sup>17</sup>. Les liens entre stylistique et linguistique sont décrits comme naturels dans le compte rendu de Suhamy de l'ouvrage de Rafroidi : « Les relations entre stylistique et linguistique vont de soi. Elles baignent dans la décrispation et la connivence. Chacune de ces deux disciplines sert d'introduction à l'autre » (BSSA 1 1979, 38). Nombre de linguistes dépassent le seul co-texte pour prendre en compte un contexte élargi (le genre discursif par exemple) qui influe inévitablement sur leurs résultats. Dans un article intitulé « Stylistique et pragmatique I », Laurent Rouveyrol (1999, 81) souligne en la matière l'avancée « historique » que marque selon lui l'ouvrage d'André Joly et Dairine O'Kelly, se référant notamment à l'analyse qu'ils font du discours

---

<sup>17</sup> Par ailleurs les travaux de P. Cotte en sont la preuve (*L'Explication grammaticale de textes anglais*, 1998, par exemple) mais aussi les travaux de thèse qu'il a dirigés. Pour ne citer qu'un exemple, les recherches doctorales de Julie Neveux, actuelle trésorière de la SSA, proposent une fine analyse linguistique et littéraire de l'art de John Donne (voir *John Donne : le Sentiment dans la langue*, 2013).

inaugural de Jimmy Carter dans leur ouvrage paru en 1989, *L'analyse linguistique des textes anglais* :

Des éléments liés à la thématique, à l'enchaînement discursif (l'argumentation) sont considérés, ainsi que des fragments micro-structurels tels que les pronoms, valeurs aspectuelles, etc... Une telle démarche est parfaitement cohérente avec ce qui est annoncé dans la préface de la *Grammaire systématique de l'anglais*, due aux mêmes auteurs (1990 : 6) : « [...] la linguistique est au service du texte, quel qu'il soit ».

Si les outils de la linguistique lui rendent de précieux services, la stylistique se sert de la description linguistique comme d'un tremplin, car comme Jean-Jacques Lecercle le fait remarquer dès le premier numéro en 1979, sous forme presque d'avertissement, la stylistique n'a pas vocation à traiter de « faits de langue » au sein d'un discours littéraire : « les stylisticiens savent bien que les descriptions au niveau de la langue [...], si elles constituent le fondement indispensable de leur propre travail, n'en constituent que le fondement. Leur tâche est d'analyser les faits de parole » (BSSA 1 1979, 33). L'analyse stylistique est à la fois repérage et interprétation : elle relie des « causes linguistiques » à un fonctionnement signifiant au sein d'un texte. C'est la définition d'ailleurs de la stylistique souvent citée de Katie Wales dans *A Dictionary of Stylistics* (2001) : « [its goal] is not simply to describe the formal features of texts for their own sake, but in order to show their functional significance for the interpretation of the text; or in order to relate literary effects to linguistic 'causes' where these are felt to be relevant ».

C'est ici que l'humilité du stylisticien s'impose par rapport à tout désir de théorisation absolue de son matériau, car l'interprétation, si elle joue un rôle à chaque étape du processus stylistique, conduit vers une interprétation finale qui a sa part de subjectivité en dépit d'une analyse explicite, systématique et falsifiable (c'est dans ce jugement de valeur que la stylistique rejoint l'esthétique). La stylistique est la discipline qui se donne les moyens d'expliquer comment les choix linguistiques d'un écrivain ou d'un orateur peuvent produire des effets spécifiques sur une grande variété de lecteurs/auditeurs dans un contexte de production et de réception toujours particulier (Sorlin 2014a, 2016a). La prudence du stylisticien en la matière provient de sa reconnaissance de « la non-transparence du langage » pour reprendre l'expression de Catherine Fuchs (1981, 18). G. Mathis a une jolie formule à cet égard : « Language is a miss and a mess ». Dans le même ordre d'idée, c'est une forme d'humilité et de prudence similaires dont fait preuve Monique de Mattia-Viviès dans

son ouvrage ayant reçu le prix de la recherche SAES en 2006, *Le Discours indirect libre au risque de la grammaire*. Dans sa préface à l'ouvrage, J-J. Lecercle indique que l'on pourrait aussi inverser le titre et tout autant parler de « grammaire au risque de l'interprétation ». Comme M. De Mattia-Viviès (2006, 15) l'indique, il y a un « reste » qui fait faillir la théorie : « Le DIL est en quelque sorte ce lieu du 'reste', parfois insaisissable, échappant à la mainmise totale du linguiste ». Exigences et modestie informent donc les travaux en stylistique anglaise qui, loin de mépriser les règles, n'ont pas peur d'exposer ce qui semble toujours leur échapper.

## **Le renouveau du « style »**

### ***Enjeux et finalité de la stylistique au sein de l'anglistique***

Si la porosité des frontières de la stylistique n'est plus à démontrer (Sorlin 2014b, 2016a), le combat pour l'établissement d'un territoire spécifique est selon moi aujourd'hui dépassé. Sans doute parce que, forte de 40 ans de construction et de consolidation au sein de la Société, la stylistique n'a plus à prouver la nécessité de son existence et je dirai aujourd'hui plus que jamais, à l'heure où le style fait un retour en force dans le domaine publicitaire, politique et en sociologie (Bordas 2008) : « le style s'est inscrit dans l'espace de démocratisation des discours » (Bordas & Molinié 2015, 14-15). Il est ce qui permet d'aborder le langage dans ses multiples facettes cognitive, sociale, culturelle et politique. La bi-dimensionalité du style entre singulier et collectif permet de prendre en compte le style individuel au prisme de son contexte (social). Loin de la position désuète d'un domaine « marginal, formaliste et légèrement archaïque » dans laquelle certaines rumeurs voulaient l'enfermer à ses débuts selon Suhamy – sans doute liées à une conception du style comme seule expressivité ou simple générateur de figures de rhétorique – la nature englobante de la stylistique lui procure en réalité une place de choix au sein des études anglophones, comme l'illustre la Figure 1.

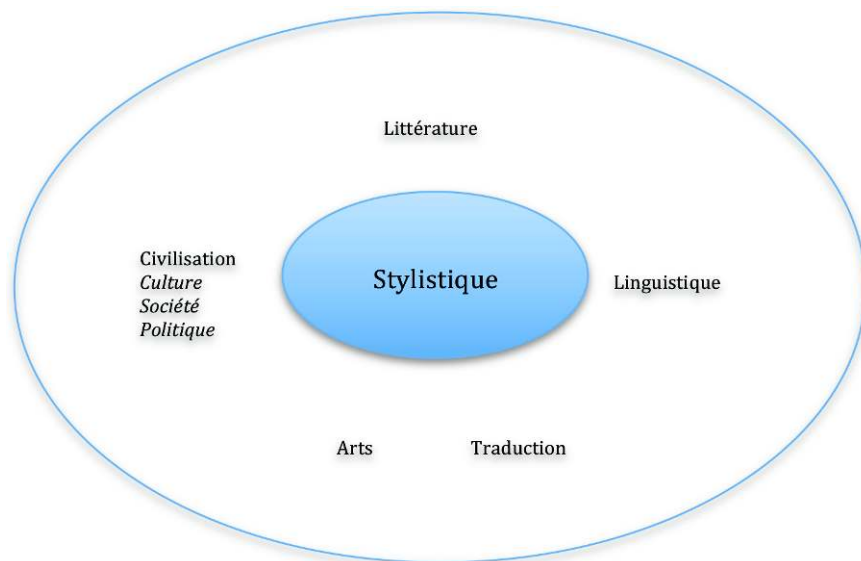


Fig. 1 la stylistique comme carrefour de l'anglistique

Le schéma illustre que l'on peut sortir du cercle herméneutique central en direction des disciplines qui rayonnent autour d'elle, de multiples façons. L'analyse des discours politiques peut servir les études civilisationnistes anglophones (voir par exemple l'analyse rhétorique des discours des présidents américains sous la plume de Luc Benoît à la Guillaume 2012)<sup>18</sup>. Ou l'on peut sortir du cercle pour nourrir la théorie linguistique, certains travaux sur le discours rapporté par exemple propose une théorisation linguistique rénovée de ce type de discours, laquelle permet, en retour, de repenser son emploi dans l'économie de tout une œuvre ou d'un style d'auteur, dans un va-et-vient fructueux. La stylistique littéraire renouvelle la critique littéraire par l'attention particulière qu'elle prête aux procédés langagiers qui constituent le sens d'un texte, lui permettant d'explorer en profondeur les liens indissociables qui se nouent entre langue et culture/société/pouvoir au sein d'une œuvre (voir par exemple Catherine Paulin 2011 sur les enjeux identitaires de la minoration de l'anglais

---

<sup>18</sup> Par ailleurs secrétaire et relais indispensable pour l'acheminement des numéros pendant de nombreuses années à Nanterre.

standard dans *Sozaboy: A Novel in Rotten English* de Ken Saro-Wiwa). Par ailleurs, l'idée de la stylistique comme tremplin à la traduction n'est plus à démontrer, Henri Suhamy, grand traducteur, a toujours été convaincu « qu'une certaine attention au style aidait le travail quotidien du traducteur » (voir également Pillière dans ce volume). Enfin, l'exploration des limites du langage à l'interface avec d'autres arts (visuels ou sonores) est entreprise par certains analystes confrontant les systèmes sémiotiques (Vincent-Arnaud 2008, Letalleur-Sommer 2011), mettant en lumière une véritable stylistique musicale de la littérature (Adrien et al. 2016, Sounac & Vincent-Arnaud 2012a, b, Vincent-Arnaud & Sounac 2016, 2017).

Sur une note plus personnelle, l'analyse stylistique (d'un texte littéraire par exemple) pour moi la plus centrale (en termes d'espace au sein de la figure 1) serait celle qui à la fois renouvelle la critique littéraire d'un texte mais également la théorie linguistique qu'elle teste au sein de ce texte. La revue de la Société est émaillée d'analyses de ce type. Je ne donnerai qu'un exemple : l'analyse du pronom « one » au sein d'un essai bien connu des littéraires *A Room of One's Own* (1929) de Virginia Woolf proposée par Elise Mignot (2015). Non seulement cette étude teste la force de la théorie linguistique au sein d'un texte faisant un usage plus abondant de ce pronom que dans l'usage ordinaire mais elle en éclaire également l'interprétation, permettant de saisir plus finement le projet woolfien. Cette analyse permet selon moi en retour, dans une récursivité propre à la stylistique, de retravailler (même modestement) la théorie linguistique ainsi confrontée à la complexité d'un projet esthétique.

Au fond, être stylisticien est doublement exigeant dans le dialogue qu'il doit faire vivre entre théorie et interprétation. D'autant que, comme l'écrit Simone Rinzler, « rien de ce qui est langagier et donc humain » ne doit lui « être étranger » (BSSA 29 2008, 10). Non seulement la connaissance de la langue dans toutes ses structures syntaxiques, lexicales et phonologiques est un prérequis (je dis toujours que pour être un bon stylisticien il faut être un bon grammairien), mais il doit également s'ouvrir aux autres disciplines des sciences humaines qui « affectent » le langage, pour rendre compte de son utilisation dans des emplois discursifs larges et des genres spécifiques (comme la psychologie, la philosophie, les sciences cognitives ou la sociologie). Car le style est bien le lieu de l'articulation du linguistique et du culturel (au sens large), en ce qu'il façonne et est façonné par la « langue-culture ». D'où la douzième thèse de J-J. Lecercle dans l'article de ce volume proposant une théorisation du style que nous reprenons à notre compte car elle donne une place centrale à la stylistique,

domaine à même de relier en son cœur toutes les disciplines de l'anglistique qui s'intéressent au langage et aux textes :

**Thèse 12. La stylistique est le cœur de l'anglistique.** C'est dans la stylistique que s'articulent les disciplines qui ensemble constituent l'anglistique : la linguistique (sans oublier l'étude des registres et dialectes spécialisés), la critique littéraire, la critique culturelle et la traduction.

### *Un pari sur l'avenir*

S'adaptant constamment à un contexte éditorial de plus en plus exigeant, le BSSA est devenu *Etudes de Stylistique Anglaise* (ESA) en 2010 sous l'impulsion de Monique de Mattia-Viviès transformant un bulletin en revue à part entière avec évaluation en double aveugle de tous les articles reçus dans le but de « porter la SSA sur la voie de l'excellence » tout en restant vigilant contre « toute forme de dogmatisme ou d'élitisme malvenu » (De Mattia-Viviès, ESA 1 2010, 10). Le passage prochain à *OpenEdition Journals* marquera l'ultime étape pour ESA, lui conférant une plus grande autonomie et offrant une plus grande visibilité aux travaux des stylisticiens. Nous espérons que de plus en plus d'entre eux feront le choix de l'anglais pour qu'au-delà de nos frontières, leurs recherches deviennent accessibles.

La carte de l'international est jouée depuis longtemps au sein de notre Société grâce à Manuel Jobert qui a fait valoir notre existence au sein de l'association internationale de stylistique anglaise (PALA). J'en veux pour preuve les deux numéros spéciaux co-édités par lui-même et des stylisticiens de renom : le numéro célébrant les 30 ans d'un ouvrage fondateur (*Style In Fiction* de Geoffrey Leech et Mick Short, 1981) en collaboration avec Claire Mallier et Dan McIntyre<sup>19</sup> et un deuxième mettant à l'honneur, en co-direction avec Michael Toolan, actuel président de PALA, le prix Nobel de littérature Alice Munro et l'un de ses ouvrages au programme de l'agrégation d'anglais en 2016<sup>20</sup>. Le premier numéro est le fruit d'un colloque qui s'est tenu à Lyon 3 en présence des deux auteurs célébrés dans un haut lieu de la stylistique où dès les années 80 le professeur Jean-Pierre Petit a inscrit au programme de dernière année de licence l'ouvrage de Leech & Short à la renommée désormais

---

<sup>19</sup> « Style in Fiction Today. In Honour of Geoffrey Leech & Mick Short » (2013).

<sup>20</sup> « Stylistic Perspectives on Alice Munro's *Dance of the Happy Shades* » (2015).

mondiale. De l'autre côté de la Manche, l'ampleur prise par la stylistique se mesure sans doute à l'aune des *Handbooks* qui lui sont consacrés dans des maisons d'édition prestigieuses<sup>21</sup>. C'est dans le but de continuer à renforcer les liens entre la France et PALA que sera accueilli en 2020 à Aix-en-Provence, et pour la première fois en France, le Congrès international de la *Poetics and Linguistics Association* à l'initiative de la vice-présidente de la SSA, Linda Pillière et de moi-même.

Les chemins que prendront à l'avenir les études stylistiques seront sans doute aussi variés que par le passé. Mais on peut sans doute parier sur le prolongement de certains d'entre eux à partir de leurs tracés actuels. Le style se pense aujourd'hui davantage comme « l'instrument d'une pratique » pour parler comme Laurent Jenny, un « style en acte », dont l'étude répondrait à la question « Que fait-il ? » plutôt que simplement « Qu'exprime-t-il ? » (Jenny 2011, 13). C'est ici que la stylistique se fait pragmatique<sup>22</sup>, inscrivant l'étude du langage au sein de ses conditions réelles de déploiement souvent traversées par des rapports de force. Le tournant pragmatique est une corde de plus à l'arc stylistique nécessairement préoccupé par les effets produits en contexte, la construction discursive d'éthos spécifiques ou par les façons d'affecter l'autre, lecteur ou auditeur. Cette orientation sera sans doute l'occasion d'une ouverture à des objets toujours plus divers à l'heure où les supports de communication des discours se multiplient. Les nouveaux moyens de diffusion (You Tube, *microblogging*, etc) entraînent en effet la prise en compte de la spécificité des nouveaux cadres de production et de réception, notamment à travers le phénomène du *context collapse* (Wesch 2009).

Si elle n'est pas encore très développée en France, la stylistique de corpus prend de plus en plus d'ampleur outre-manche (voir Lugea 2017, 352-354). S'il s'agit pour moi plus d'un outil que d'un champ, elle est à même de mettre en lumière ce que l'œil humain ne peut saisir et permet de répondre à des questions de recherche portant sur de larges corpus qu'une

---

<sup>21</sup> *The Routledge Handbook of Stylistics* (2014), *The Cambridge Handbook of Stylistics* (2014) and *The Bloomsbury Companion to Stylistics* (2016). Pour un compte rendu (review article), voir Sorlin 2016b.

<sup>22</sup> Dans la mouvance du « tournant pragmatique » des années 80, L. Rouveyrol met en lumière les liens qui unissent stylistique et pragmatique dès 1999. Se fondant sur une analyse très approfondie du livre de J. Veschuereen, *Understanding Pragmatics* (1999), il parle de « stylo-pragmatique » pour qualifier une pragmatique qui se fait stylistique (BSSA 20 1999) ; j'ai opté pour ma part pour le terme de 'pragma-stylistique' pour laisser toute sa place à la stylistique (Sorlin 2016c).

analyse manuelle rendrait laborieuse et chronophage ; les résultats de ces analyses peuvent être aussi surprenants qu'attendus. Les études dans ce domaine sont donc à encourager pour peu que l'outil n'éclipse ou n'écrase jamais les finalités interprétatives de l'analyse.

Par ailleurs, les études de texte semblent également s'enrichir d'une approche linguistique d'orientation plus spécifiquement cognitive, liant propriété textuelle et stratégie cognitive d'une manière plus étroite encore. Dans le prolongement direct des théories de la réception, l'approche cognitive donne au lecteur une place de première importance. Exploitant un concept fourni par la psychologie cognitive, Jean-Marie Schaeffer (2011) utilise par exemple le terme de « style cognitif » pour rendre compte des différentes « stratégies cognitives » adoptées par les sujets-lecteurs qui peuvent faire montre de « profils attentionnels » différents. Si Gilles Mathis (1979) distinguait le « trait de style »<sup>23</sup> (dont la fonction d'individuation se définit indépendamment de la notion d'effet) du « fait stylistique » (qui n'est jamais le propre d'un individu mais d'un « procédé particulier de structuration du message », reposant entièrement sur la notion d'effet), Jean-Marie Schaeffer (2011, 42) considère ce dernier comme relevant du processus de lecture : « un fait stylistique est un trait qui est activé par son acte de lecture ». De l'autre côté de la Manche également, les liens entre langage et cognition sont de plus en plus exploités sous la forme d'une grammaire cognitive pour une meilleure appréhension des aspects esthétiques, affectifs et émotionnels des textes (voir Harrison et al. 2014 par exemple).

Henri Suhamy a toujours pensé que la stylistique devait servir à quelque chose. Il me semble qu'elle a une vocation pédagogique éminente dans la mesure où les connaissances et la pratique de la force des « styles en acte » ont des vertus émancipatrices. La stylistique engage la lecture et l'écriture. Savoir percevoir des traits de style et des faits stylistiques c'est aussi se mettre en mesure d'écrire mieux, plus efficacement, en direction et en fonction d'un public spécifique au sein de genres diversifiés, mais aussi mettre au test son *agency* linguistique dans des discours qui ont la

---

<sup>23</sup> BSSA 1 1979, 17-21. Le trait stylistique correspondrait sans doute, dans la conception zig-zagante du style proposée par Anna Jaubert (2015, 263) au troisième emploi du mot dans les différentes saisies qu'elles proposent au sein de sa « diagonale du style » : la troisième étape est en effet celle non plus de l'appropriation de la langue par un sujet (tout discours a du style), mais à celle dont la liberté singulière est plus grande car « elle revendique 'le style' cette fois comme forme individualisée, manifestation sensible d'une vérité profonde, ou d'une 'vision' personnelle » (264).



puissance de « faire exister » et de mettre en scène. C'est « le style comme force » mis à l'honneur par Marielle Macé (2011, 151) « à l'interface entre les formes et les formes de vie », qui à la fois « affecte les individus et les saisit comme des êtres capables ». Cette dialectique est au cœur du style selon J-J Lecercle, car si la langue « me parle » et me contraint, il m'est toujours possible de « la parler » de manière singulière ou, dans ses propres termes, de la « contre-interpeller » : « et le style, en ce qu'il a d'individuel et de créatif, est la marque de cette contre-interpellation » (Lecercle, ce volume). Car si le style est ce qui « bégaye » la langue, alors la stylistique doit aussi rester l'étude de ce qui se love à la frontière du grammaticalisé et du grammaticalisable, à l'affût d'une langue en devenir, questionnant les lignes de partage normatives. La stylistique a en effet toujours été préoccupée par ces liens entre grammaire et style<sup>24</sup>, dans les creux desquels émergent, entre règle et liberté, de réjouissants jeux linguistiques (voir l'ouvrage finaliste du prix SAES/AFEA 2015, *L'Esthétique du jeu dans les Alice de Lewis Carroll* de Virginie Iché).

Faisant corps avec l'anglistique, la SSA ne s'est pas encore confrontée à ses doubles au sein d'autres aires linguistiques. Dans un souci de décloisonnement toujours plus grand, sans doute la stylistique anglaise pourra à l'avenir jeter des ponts avec les stylistiques d'autres aires géographiques, à commencer par l'aire la plus proche de nous. Des projets communs avec l'Association Internationale de Stylistique (francophone)<sup>25</sup> pourraient en effet permettre de nous enrichir mutuellement.

Les voies d'épanouissement et de déploiement possibles de la stylistique sont donc multiples. A l'heure où l'on nous demande de croiser les approches et les disciplines, le stylisticien est mieux armé que quiconque, au sein de l'anglistique et au-delà, pour incarner ce passeur interdisciplinaire. Je souhaite une belle et longue vie à la stylistique anglaise qui me semble prometteuse et pleine d'avenir. Consolidant les fondations de la maison stylistique, Henri Suhamy écrivait dans le bulletin de 1984 :

---

<sup>24</sup> Voir le colloque « Style et Grammaire » organisé à Aix-en-Provence en 2006 par Monique de Mattia-Viviès, Gilles Mathis et Wilfrid Rotgé qui a donné lieu à une publication en 2008 : « La grammaire et le style : domaine anglophone ». *Numéro spécial du Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise 30* (Monique De Mattia-Viviès, ed.).

<sup>25</sup> Voir le site de l'AIS <http://www.styl-m.org/> dont la fondation en 2004 doit beaucoup à Joelle Gardes-Tamine décédée en 2017 et à laquelle nous rendons ici hommage.

Tout indique que nous abordons une nouvelle phase d'expansion. Un peu de prosélytisme de la part de chaque adhérent ou adhérente aurait pour résultat de doubler les effectifs de la Société, ce qui permettrait, tout en maintenant la cotisation à un taux très bas et sans concurrence, d'augmenter nos ressources, notre audience, et d'enrichir nos travaux grâce à l'apport de nouveaux venus. Il existe des stylisticiens qui se tiennent encore à l'écart de la Société, sans parler des stylisticiens qui s'ignorent. (BSSA 6 1984, 5)

J'appelle à mon tour à nous rejoindre tous ceux qui font de la stylistique sans le savoir.

## **Le rayonnement de la stylistique**

Ce volume est composé de trois parties. La première rassemble des contributions portant plus spécifiquement sur la théorie du style et sur la stylistique comme champ. La deuxième partie propose des analyses d'énoncés ou de textes littéraires selon des approches variées (rhétorique, grammaticale, phonologique ou psycho-cognitive). La troisième aborde des disciplines et des genres différents, notamment la traduction et la sociologie, le discours politique et le récit de soi.

**Jean-Jacques Lecercle** montre en quoi le style s'inscrit dans la dialectique de l'individuel et du créatif, du singulier et du collectif, de l'interpellation et de la contre-interpellation. L'individu n'est pas seulement constitué par une langue collective, il la parle et ce faisant la contre-interpelle. Or pour Lecercle, le style est précisément la « marque de cette contre-interpellation ». Il en propose un élargissement au concept de « style de vie » qui implique une reconception en retour de la langue : cette dernière ne peut plus être seulement « un système grammatical » (pôle du système) et une collection d'idiolectes (pôle de l'individu locuteur), c'est une « langue-culture » qui implique toute une conception du monde. Le style dépasse donc le style du poète, il est au cœur de toute pratique langagière. C'est sans doute le concept de « formation linguistique » en lieu et place de celui de langue (Lecercle 2004) qui permet le mieux l'inscription de cette dialectique du collectif et de l'individuel incarnée par le style. La langue-culture n'est dès lors pas informée de règles et d'exceptions mais opère par maximes pragmatiques défaisables qui reflètent les rapports de force qui se jouent dans toute pratique sociale. Parce que le style est « ce lieu d'articulation du linguistique et du culturel dans la langue-culture », la conclusion de l'auteur aboutit tout

naturellement à une célébration de la stylistique comme le « cœur » qui fait battre l'anglistique.

Dans son article, **Marie-Pierre Maechling** nous livre les résultats statistiques de ses enquêtes sur la place effective de la stylistique dans les cursus d'études anglophones français. Après avoir passé en revue les maquettes et livrets pédagogiques de 54 départements d'anglais LLCER et analyser 45 descriptifs accessibles, en corrélation avec les résultats d'un questionnaire en ligne sur la stylistique (renseigné par 70 enseignants-chercheurs de disciplines différentes de l'anglistique), l'auteure fait un point précis sur le profil des enseignants qui ont renseigné le questionnaire et les types de cours où le mot « stylistique » est employé. Tentant de traquer les cours de stylistique « qui s'assument », elle constate que très souvent, outre le fait que le mot « stylistique » apparaît rarement seul, les cours portent rarement ce titre alors même qu'ils ont recours aux outils de la stylistique, comme en témoignent leur bibliographie ou la description du contenu – des cours pour moitié étiquetés linguistique et pour l'autre littérature, reflet parfait de la position intermédiaire qu'occupe la discipline. Elle en conclut que la stylistique n'est pas considérée comme un cours fondamental : il s'agirait d'une « non-matière », dotée d'un « non-statut », conçue comme un simple outil au service d'un autre champ disciplinaire (en littérature c'est surtout la stylistique comme analyse de figures de style qui en justifie l'existence, dans le sillage du commentaire de texte). Ses analyses corroborent le paradoxe souligné en début de la présente introduction : toutes les disciplines (civilisation et traduction comprises) semblent faire de la stylistique (souvent sans le savoir ou le dire), ce qui ferait d'elle un lieu de convergence des disciplines fondamentales. M.-P. Maechling se demande alors pourquoi à l'heure de l'appel à la transversalité, les maquettes ne font pas plus montre de décroissements entre les unités d'enseignement dans lesquels la stylistique aurait un rôle clé à jouer.

**Claire Majola-Leblond** met la stylistique face à la complexité du texte littéraire dans le but d'offrir de nouvelles directions au champ, enrichies des théories du chaos ou des découvertes en neuroscience. Pour elle, la stylistique est cet espace ouvert d'expérimentation qui s'irrigue à « des concepts et des modèles venus d'ailleurs ». L'auteure convoque alors un nouveau paradigme par-delà les binarismes réducteurs sur lesquels la stylistique s'est bâtie (fond/forme, diégèse/narration, langue/parole, auteur/lecteur, narrateur/personnage...), préférant par exemple au « narrateur hétérodiégétique » la notion de « narrateur » qui superpose

plusieurs actants. Elle substitue à une pensée dé-tissante une pensée du complexe marquée au contraire par la « reliance » ou la conjonction, la distinction sans disjonction, faisant du Texte un agencement « auto-éco-ré-organisé » habité d'éléments hétérogènes. Partant du schéma ALTER de Lecercle (1999) dont elle subvertit la linéarité pour en faire émerger la multi-directionnalité, C. Majola-Leblond assortit le concept d'interpellation des phénomènes d'intersubjectivité et d'inter-corporéité. Grâce notamment au mécanisme complexe des neurones-miroirs, l'interpellation se fait en effet incarnation du lecteur dans la narration. Appliquant avec finesse ces nouvelles directions et le paradigme de la complexité à une nouvelle de William Trevor (1928-2016), elle met à l'honneur l'exigence de toute lecture stylistique devant rendre compte des trajectoires chaotiques et des mélodies superposées de l'écriture.

En clausule de cette partie, **Nathalie Vincent-Arnaud** décrit, sous le mode commémoratif de l'acrostiche, son propre regard et parcours de stylisticienne. C'est une stylistique de l'existence englobante et pansémiotique qu'elle fait émerger des sauts de lettre à lettre : dans son analyse à la loupe des **Seuils** fictionnels et des **Textures** microcellulaires, l'étude stylistique nécessite de bons **Yeux**, pour percer à jour le discours mis en place par divers dispositifs énonciatifs et porté par une **Langue** mettant en activité tous les sens, pour faire émerger cette voix sourde qui **Insiste** en s'ébruitant en de multiples **Saillances** sonores que la **Traduction** ou toute forme de nomadisme **Intersémiotique** permettent souvent de mettre au travail, faisant du stylisticien un herméneute en **Quête** infinie de l'**Univers** des scénarios possibles, promesse d'**Essor** et d'envol.

Dans mon manuel de stylistique consacré à l'état de l'art de la stylistique en France et à l'étranger (2014), j'indiquais que les tendances nouvelles de la stylistique (pragmatique et cognitive) consignées dans les derniers chapitres ne devaient pas laisser croire à un progrès de la stylistique qui viendrait rendre caduques les pratiques antérieures. Ouvrant la deuxième partie de ce numéro, l'article d'**Henri Suhamy**, qui nous fait l'honneur de contribuer à ce 40<sup>ème</sup> anniversaire d'une Société qui n'aurait jamais existé sans son obstination et son dévouement, est l'illustration de la force d'analyse stylistique « classique » (dans le sens le plus noble du terme) dévolu à la figure de la métaphore qui continue de fasciner et d'échapper. L'auteur nous propose une terminologie technique qui nous aide à penser le fonctionnement de la métaphore en contexte (littéraire mais aussi dans la vie de tous les jours ou dans les titres de film). Sa

conception de la métaphore comme « embrayage mental », « rampe de lancement » ou « rebondissement sur lui-même du sens figuré » s'éprouve ici dans de nombreux exemples tirés de la littérature, de la poésie et du théâtre anglophone, où le sens littéral et le sens figuré s'embrayent sans grincement. Il rappelle au passage que si toute définition rigide du trope est veine, il est nécessaire de recourir à une terminologie d'approche rigoureuse. S'emparant plus traditionnellement du substantif, H. Suhamy montre que la métaphore s'introduit aussi au sein de parties du discours moins sujettes à la manipulation tropologique : les verbes, notamment ceux qui introduisent et commentent le discours direct. Cet article est un essai d'éloge à un trope capable d'exprimer singulièrement la pensée ou l'humour mais également capable de saisir la réalité de « façon immédiate et approfondie » et d'en renouveler ainsi l'appréhension.

Pour **Monique de Mattia-Viviès**, la vertu de la stylistique est de reconnaître une place à l'irrésolu ou à l'indécidable dans la théorisation linguistique. Loin d'être la marque d'une faiblesse ou la confession d'une facilité, l'auteure démontre, multiples exemples à l'appui analysés avec une grande pédagogie, que cette part d'irrésolu incarne le « reste » constitutif d'une langue dont parle Lecercle (1990). L'instabilité inhérente à la langue se mesure dans de nombreux cas dans ce qu'elle appelle la syntaxe mensongère où l'analyse de la forme et celle du sens aboutissent à des déconnexions partielles (lorsque le modal **MUST** superpose une interprétation radicale et épistémique par exemple dans un célèbre exemple d'un roman de Jane Austen) ou totales (lorsque le lecteur est trompé par la présence de guillemets marquant a priori les contours d'un discours direct pour déguiser une pensée qui n'a pu à aucun moment être prononcée, comme dans *Mrs Dalloway*). M. de Mattia-Viviès démontre par la preuve linguistique comment se construisent ces formes indéterminées souvent perçues comme typiques de l'écriture moderniste. L'analyse du détournement des formes de discours rapporté permet de mieux saisir la communication impossible au sein du couple Dalloway : « La syntaxe mensongère dirait alors la vérité, une vérité que les personnages ne peuvent se dire ». Enfin l'auteure fait un parallèle entre l'analyse stylistique mesurant l'écart entre le dire et le dit et son deuxième domaine de prédilection, la psychanalyse, où se joue une écoute similaire de la déliaison entre ce qui est dit et le sens absent. Ce lien conduit M. de Mattia-Viviès à faire de la stylistique tout entière un lieu du reste au sein de l'anglistique « dans sa prolifération salutaire, dans son avant-gardisme créateur ».

**Manuel Jobert** conjugue son expertise de phonologue et de stylisticien pour faire entendre l'entrelacs des voix et des silences narratifs qui résonnent dans l'écriture de l'écrivaine franco-américaine Kate Chopin (1850-1904). Sont mises à l'honneur deux nouvelles « The 'Cadian Ball » et « The Storm », choisies pour mettre en évidence la façon dont la seconde est une forme d'explication de la première, invitant à une ré-évaluation a posteriori. Revenant sur le terme de « phonostylistique » dont la pratique actuelle permet de mettre au jour les marqueurs dialectaux, sociolectaux et idiolectaux des personnages de fiction, M. Jobert montre en quoi les nouvelles de Chopin offrent une « couleur locale » des dialectes cadien et créole de Louisiane. Loin de se contenter d'un repérage de ces marqueurs et du degré d'« effet de réel » qu'ils produisent, l'auteur propose une analyse phonostylistique des marqueurs paralinguistiques verbaux qui contribuent à la compréhension des relations interpersonnelles dans les intrigues, à travers la description (explicite et implicite) des attitudes des personnages et de leurs émotions. M. Jobert met en effet en lumière les phonostyles variés propres aux personnages tels qu'ils se révèlent dans la lecture attentive de leurs interactions. En toile de fond de ces histoires d'amour se lit, dans les silences de la voix narrative ou sous la surface des marqueurs lexicaux, un texte subversif.

Dans une perspective psycholinguistique et cognitive, **Julie Neveux** analyse les exclamatives en WHAT et HOW dans deux collections de nouvelles de Katherine Mansfield (*Bliss: and Other Stories* [1920] et *The Garden Party: and Other Stories* [1922]) montrant le rôle clé joué par les exclamatives en WH- dans ces narrations. A l'instar de Celle et Lansari (2017), elle établit au préalable une distinction entre « description » et « expression » du sentiment au sein des exclamatives chez les personnages mansfieldiens. L'expression des sentiments (par nature tournée vers le locuteur) est étudiée en relation avec les divers modes narratifs utilisés, notamment le discours indirect libre dont l'auteure démontre qu'il offre un équilibre entre l'intensité émotionnelle propre au personnage et la construction plus analytique relevant du narrateur. Pour J. Neveux le style émerge lorsqu'un faisceau de marqueurs converge, à la façon d'un système, vers l'expression d'une réalité singulière. Si ses données confirment un certain nombre d'hypothèses sur les exclamatives, elle démontre qu'on peut les éclairer d'une lumière nouvelle. Elle met en doute par ailleurs la conceptualisation des exclamatives comme relevant d'un sentiment de surprise exprimé dans des propositions qui dénoteraient nécessairement une évaluation scalaire. Cette fine analyse des exclamatives

chez Mansfield au sein d'un contexte élargi permet entre autre de mieux comprendre pourquoi l'implication du locuteur se fait sur un mode plus affectif et introspectif avec HOW qu'avec WHAT.

Enfin, la dernière partie se concentre sur les liens que la stylistique entretient avec d'autres disciplines comme la traduction ou la sociologie à travers l'analyse du discours politique et se penche sur d'autres genres fictionnels et non-fictionnels comme le récit de soi.

**Linda Pillière** met à l'honneur les liens féconds entre traduction et stylistique qui ont été selon elle jusqu'ici sous-exploités. Dans les cours de traduction très nombreux dans le parcours des anglicistes, l'étude des traits stylistiques d'un texte est négligée alors même que l'analyse stylistique aurait beaucoup à apporter à la traduction (l'inverse étant aussi vrai). Comparant texte anglais et traduction française dans une première partie, elle démontre que certaines traductions créent une « voix » différente de celle du texte source par manque d'attention au style original. Elle se concentre dans une deuxième partie sur un type de voix spécifique à un personnage percevant le monde de manière singulière dont le texte rend linguistiquement compte, ce qu'on appelle en anglais le *mind style*, qui pose des problèmes particuliers au traducteur. Sont également prises en compte les contraintes spécifiques des deux langues qui obligent à des formes de compensation stylistique différentes dans le texte cible, sans oublier les contraintes éditoriales qui pèsent sur le traducteur (selon l'image que ce dernier et/ou que l'éditeur se fait du lectorat par exemple). S'appuyant sur le travail de Boase-Beier (2004-2006), l'auteur conclut que la stylistique peut offrir une boîte à outils très utile au traducteur, lui permettant de percevoir les choix singuliers d'un texte, ses motifs récurrents et la fonction spécifique qu'il remplit. Elle synthétise enfin dans un schéma sa conception de la voix textuelle comme acte de communication situé dans un contexte socioculturel que le traducteur ne peut pas ne pas prendre en compte.

**Luc Benoit à la Guillaume** s'interroge sur l'intérêt et les enjeux d'une analyse stylistique du discours présidentiel aux Etats-Unis. Alors que l'approche sociologique tend à se méfier du discours préférant mettre au jour les éléments qui le déterminent dans le champ politique ou médiatique, l'auteur démontre la nécessité de combiner analyse du contenu et prise en compte des effets du « champ politique » sur le discours, ce qui revient à faire « une critique sociologique de la stylistique et une critique stylistique de la sociologie ». Il explique en quoi

la pragmatique sociologique de Bourdieu (1982, 1987, 1992, 1997) et de Thompson (1984, 1990) permet de saisir les différents types de stratégies adoptées par les présidents comme par exemple la distinction, la dérision, la condescendance ou les tentatives de déritualisation (*depomping*), exploitations politiques de la domination qui soit se mettent au service d'une relégitimation d'un pouvoir présidentiel en crise soit prétendent à un rapprochement avec le peuple. Le croisement opéré par L. Benoit à la Guillaume des approches stylistiques et sociologiques permet de rendre compte de « l'autonomie non autonome » du discours présidentiel. Face à ceux qui s'opposent rigoureusement à une « présidence rhétorique » qui ne serait que communication, prônant un retour à une parole politique rare portée par des professionnels, l'auteur prend une position intermédiaire qui, si elle n'est pas dupe des effets de communication, ne fait pas pour autant du discours présidentiel le bouc émissaire des dysfonctionnements et défauts du système politique américain. Aussi faudrait-il mieux parler d'une « présidence sophistiquée » plutôt que rhétorique, afin de mieux reconnaître la force du langage à faire bouger les lignes des discours d'institution.

*Last but not least*, dans un article dédié à l'écriture du récit de soi, **Catherine Paulin** porte un regard stylistique sur les récits d'internement de Janet Frame dans son roman autobiographique (*Faces in the Water*, 1961) puis dans son autobiographie intitulée *Autobiography* publiée en 1991. L'auteure considère le récit de soi (que ce soit le roman autobiographique ou le récit autobiographique) comme transcendant la problématique du vrai et du faux, optant ainsi pour une phénoménologie non pas du réel mais de l'expérience telle qu'elle s'incarne dans un personnage ou narrateur-auteur et affecte le lecteur. Elle montre alors qu'à l'hyper-notion de genre doit être privilégiée la notion de « mode discursif » dans le récit de Frame narrant sa douloureuse expérience des hôpitaux psychiatriques et des soignants qui les peuplent. Si le genre discursif se définit par rapport à des attentes (lectorales), le mode discursif du récit de soi est celui de la communication où le sujet qui s'écrit « reçoit du lecteur qu'il construit ». Détaillant les procédés stylistiques à l'œuvre pour rapprocher le lecteur des émotions vécues, C. Paulin met en lumière la construction linguistique de l'univers hospitalier perçu comme une prison ou un camps de déportés dont les gardiens sont dénommés par des surnoms qui en révèlent toute la cruauté. Du roman à l'autobiographie, la plongée dans l'horreur se fait sur un mode plus distancé, l'émergence du



« je » face au « tu » du lecteur faisant apparaître une véritable « sémiotique de l'intersubjectivité ».

## BIBLIOGRAPHIE

- ADRIEN, Muriel, BOUCHET, Marie & VINCENT-ARNAUD, Nathalie (dirs). 2016. « Circulations entre les arts : interroger l'intersémioticit   ». Revue *Fabula*, <https://www.fabula.org/colloques/sommaire3821.php>, consulté le 22 décembre 2017.
- ARLEO, ANDY. 1998. « 'When Suzy was a Baby' : un 'tape-mains' de la tradition orale enfantine ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 19 : 81-104.
- BENOIT A LA GUILLAUME, Luc. 2012. *Quand la Maison-Blanche prend la parole : Le discours présidentiel de Nixon    Obama*. Berne : Peter Lang.
- BOASE-BEIER, Joan. 2004. « Saying what someone else meant: Style, relevance and translation ». *International Journal of Applied Linguistics* 14.2: 276-287.
- BOASE-BEIER, Joan. 2006. *Stylistic Approaches to Translation*. Manchester : St. Jerome.
- BONNEFILLE, Stéphanie. 2001. « Analyse stylistique des paramètres cognitifs et idéologique d'un récit de guerre médiatique: l'exemple du Kosovo ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 22 : 147-158.
- BORDAS, Eric. 2008. « *Style* ». *Un mot et des discours*. Paris : Editions Kim  .
- BORDAS, Eric & MOLINIE, Georges (dir.). 2015. *Style, langue et société*. Paris : Honoré Champion.

- BOURDIEU, Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire. L'Economie des changes linguistiques*. Paris, Fayard.
- BOURDIEU, Pierre. 1987. *Choses dites*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU, Pierre. 1992. *Réponses*, Paris, Le Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. 1997. *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- BURKE, Michael (ed). 2014. *The Routledge Handbook of Stylistics*. Londres : Routledge.
- CELLE, Agnès & LANSARI, Laure (eds). 2017. *Expressing and Describing Surprise*. Amsterdam : John Benjamins.
- DE MATTIA-VIVIES, Monique. 2006. *Le Discours indirect libre au risque de la grammaire. Le cas de l'anglais*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- DE MATTIA-VIVIES, Monique (ed.). 2008. « La Grammaire et le style : domaine anglophone », numéro spécial. *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 30.
- FRIES, Marie-Hélène Fries. 2005. « Les figures de rhétorique dans les articles de chimie : un révélateur du contexte en recherche scientifique ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 26 : 227-250.
- FUCHS, Catherine. 1981. « Les problématiques des théories de l'énonciation: Présentation ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 3 : 9-18.
- GREVEN, Hubert. 1982. *La Langue des slogans publicitaires en anglais contemporain*. Paris : Presses Universitaires de France.
- HARRISON, Chloe, NUTTALL, Louise, STOCKWELL, Peter & YUAN, Wenjuan (eds). 2014. *Cognitive Grammar in Literature*. Amsterdam : John Benjamins.

- HILY-MANE, Geneviève. *Le Style de Ernest Hemingway : la plume et le masque*. Rouen : Presses Universitaires de Rouen, 1983.
- ICHE, Virginie. 2015. *L'Esthétique du jeu dans les Alice de Lewis Carroll*. Paris : L'Harmattan.
- JAUBERT, Anna. 2015. « Style et sociabilité ». In E. BORDAS & G. MOLINIE (dirs), *Style, langue et société*. Paris : Honoré Champion, p. 255-268.
- JENNY, Laurent (dir). 2011. *Le Style en acte. Vers une pragmatique du style*. Genève : Metis Presses.
- JOBERT, Manuel, MALLIER, Clara & McIntyre, Dan (eds). 2013. « Style in Fiction Today. In Honour of Geoffrey Leech & Mick Short ». *Etudes de Stylistique Anglaise* 4.
- JOBERT, Manuel & TOOLAN, Michael (eds). 2015. « Stylistic Perspectives on Alice Munro's *Dance of the Happy Shades* ». *Etudes de Stylistique Anglaise* 8.
- JOLY, André & O'Kelly, Dairine. 1989. *L'Analyse linguistique des textes anglais*. Paris : Nathan Université.
- JOLY, André & O'Kelly, Dairine. 1990. *Grammaire systématique de l'anglais*. Paris : Nathan.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 1990. *The Violence of Language*. Londres : Routledge.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 1999. *Interpretation as Pragmatics*. New York : Saint Martin's Press.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 2004. *Une philosophie marxiste du langage*. Paris : Presses Universitaires de France.
- LETALLEUR-SOMMER, Séverine. 2011. « Rôle de la vision et du contexte visuel dans la construction du sens – The Oval Portrait ». *Etudes de Stylistique Anglaise* 3 : 59-74.

- LEECH, Geoffrey & SHORT, Mick. 2007 [1981] *Style in Fiction. A Linguistic Introduction to English Fictional Prose*. Harlow : Pearson Education.
- LUGEA, Jane. 2017. « The year's work in stylistics, 2016 ». *Language and Literature* 26.4 : 340-360.
- MACE, Marielle. 2011. « Du style comme force ». In L. JENNY (dir.), *Le Style en acte. Vers une pragmatique du style*. Genève : Metis Presses, p. 151-168.
- MARTINET, Marie-Madeleine. 1982. *Le Miroir de l'esprit dans le théâtre élisabéthain*. Paris : Didier Erudition.
- MATHIS, Gilles. *Analyse stylistique du 'Paradis perdu' de John Milton: l'univers poétique, échos et correspondances*. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence, 1987.
- MICHON, Jacques Michon. 1982 « Relations dialectiques. Entre parole et musique vocale : Essai de sémiologie comparée ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 4 : 17-38.
- MIGNOT, Elise. 2015. « Le pronom personnel *one* dans *A Room of One's Own* de Virginia Woolf. Engagement ou désengagement ? ». *Etudes de Stylistique Anglaise* 9 : 9-29.
- NARJOUX, Cécile. "Introduction." In C. NARJOUX (ed.), *Au-delà des frontières: Perspectives de la stylistique contemporaine*. Frankfurt am Main : Peter Lang, p. 7-25.
- NEVEUX, Julie. 2013. *John Donne, Le sentiment dans la langue*. Paris : Éd. Rue d'Ulm.
- PAULIN, Catherine. 2011. « *Mimesis* et créativité linguistiques dans *Sazaboy: A Novel in Rotten English* et sa traduction en français *Pétit Minitaire* ». *Etudes de Stylistique Anglaise* 3 : 13-30.

- PERCEBOIS, Jacqueline & PETIT, Michel (dirs). 2011. « Styles spécialisés ». *Etudes de Stylistique Anglaise* 2 [BSSA 35].
- PETIT, Michel. 1998. « Vers une stylistique du ‘Hedging’ : le cas du discours scientifique ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 19 : 45-80.
- PILLIERE, Linda (dir.). 2010. « Le texte pris dans ses adaptations ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 33.
- RAFROIDI, Patrick, avec la collaboration de Danielle JACQUIN. 1978. *Précis de stylistique anglaise*. Paris : Ophrys.
- ROUVEYROL, Laurent. 1999. « Stylistique et pragmatique I. Quelques réflexions à partir de *Understanding Pragmatics* de J. Verschueren ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 20 : 79-102.
- SALBAYRE, Sébastien et VINCENT-ARNAUD, Nathalie. 2006. *L'Analyse stylistique. Textes littéraires de langue anglaise*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- SCHAEFFER, Jean-Marie Schaeffer. 2011. « Styles attentionnels et relation esthétique ». In L. JENNY (dir.), *Le Style en acte. Vers une pragmatique du style*. Genève: Metis Presses, p. 139-149.
- SORLIN, Sandrine. 2014a. *La Stylistique anglaise. Théories et pratiques*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. « Didact'anglais ».
- SORLIN, Sandrine. 2014b. « The ‘indisciplinarity’ of stylistics ». *Topics in Linguistics* 14.1 : 9–15, ISSN (Online) 1337-7590, DOI: 10.2478
- SORLIN, Sandrine. 2016a. « From a stylistic angle: methodological issues and liminal creativity ». *Angles – French Perspectives on the Anglophone World* [En ligne] Publié en ligne le 20 juillet 2016. URL : <http://angles.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=619>
- SORLIN, Sandrine. 2016b. « Three major handbooks in three years: Stylistics as a mature discipline ». *Language and Literature* 25.3: 286-301.

- SORLIN, Sandrine. 2016c. *Language and Manipulation in House of Cards. A Pragma-Stylistic Perspective*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- SOTIROVA, Violeta (ed.). 2016. *The Bloomsbury Companion to Stylistics*. Londres : Bloomsbury Publishing.
- SOUNAC, Frédéric & VINCENT-ARNAUD, Nathalie (dirs). 2012a. « Musique et Littérature 1. Poétique des formes, poétique des discours ». *Champs du Signe* 30. Toulouse, Editions Universitaires du Sud.
- SOUNAC, Frédéric et VINCENT-ARNAUD, Nathalie (dirs). 2012b. « Musique et Littérature 2. Poétique de l'ostinato ». *Champs du Signe* 31-32. Toulouse : Editions du Sud.
- STOCKWELL, Peter & WHITELEY, Sara (eds). 2014. *The Cambridge Handbook of Stylistics*. Londres : Cambridge University Press.
- SUHAMY, Henri. 1994. *Stylistique anglaise*. Paris : Presses Universitaires de France.
- SUHAMY, Henri. 1999. *Versification anglaise*. Paris : Ellipses.
- SUHAMY, Henri. 2016. *Les Figures de style*. Paris : PUF, coll. « Que Sais-Je ? », 2013, 13<sup>e</sup> ed.
- THOMPSON, John B. 1984. *Studies in the Theory of Ideology*, Berkeley, University of California Press.
- THOMPSON, John B. 1990. *Ideology and Modern Culture: Critical Social Theory in the Era of Mass Communication*, Stanford, Stanford University Press.
- VERSCHUEREN, Jef. 1999. *Understanding Pragmatics*. Londres : Routledge.
- VINCENT-ARNAUD, Nathalie. 2008. « 'JAZZ, baby / from every rebound' : la forme renaissante du haïku dans *Jazz from the Haiku*

King de James A. Emanuel (1999) », *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 31 : 33-44.

VINCENT-ARNAUD, Nathalie & SOUNAC, Frédéric (dirs). 2016. « Figures du musicien : coprs, gestes, instruments en texte ». Revue *Fabula*, <https://www.fabula.org/colloques/sommaire3862.php>, consulté le 22 décembre 2017.

VINCENT-ARNAUD, Nathalie & SOUNAC, Frédéric (dirs). 2017. « La Musique et le mal : lectures, figures, représentations ». *Revue Musicorum* 18, <http://revuemusicorum.com/pages2/page-18.html>, consulté le 22 décembre 2017.

WALES, Katie. 2001. *A Dictionary of Stylistics*. Londres : Pearson [2<sup>e</sup> ed].

WESCH, Michael. 2009. « YouTube and you: Experiences of self-awareness in the context collapse of the recording webcam ». *Explorations in Media Ecology* 8.2 : 99-114.